Paroles de M. George GARNIR

Musique de M. François RASSE

1914

DRAME LYRIQUE en 2 actes et 2 tableaux

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

BRUXELLES

E. LELONG, Libraire-Éditeur

33, rue des Pierres

Copyright by George Garnir

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Hollande et le Danemark.

1914

DEUX ACTES & DEUX TABLEAUX

ACTE PREMIER

(L'intérieur d'une petite maison paysanne moderne, dans le Hainaut, une maison d'ouvrier. Ameublement très modeste. Fleurs de papier et boules d'argent sur la cheminée. Chromos aux murs. Chaises de paille, table de bois blanc, escabeau.)

SCENE PREMIERE

LE VIEUX, LA FEMME

(Ils sont assis accablés ; le vieux, sur un escabeau, fume sa pipe, près de la marmite qui bout sur un poèle de Louvain ; la femme est assise près de la fenêtre à travers laquelle on voit les toits de tuiles rouges des maisons du village ; elle tient sur ses genoux un tricot abandonné... On entend le canon rouler en basse profonde.)

LA FEMME

Depuis hier matin, cela ne cesse pas !
(*Elle reprend son bas et tricote.*)

LE VIEUX

C'est sur la Sambre... Et puis encor plus loin... là-bas !
Et puis plus près (*hochant la tête*) ils sont peut-être cinq cent mille.

LA FEMME (*geste vague*)

Si je pouvais savoir, mon père, où est Emile...

LE VIEUX

Ton homme ! Il court ! Un pays tout petit comme nous,
Qu'est-ce que tu veux que ça fasse contre tous
Ces soldats ?

LA FEMME

On dirait qu'ils sortent de terre.

LE VIEUX (*à part*)

Il fait clair... c'est bon pour les canons... (*Un silence.*) Rose !

LA FEMME

Père !

LE VIEUX

On en aura tué beaucoup par ce temps-là.
(*Un silence accablé. — L'*Angelus *sonne à l'église du village.*)

LA FEMME

L'*Angelus*... l'heure passe...

LE VIEUX (*se signant*)

Oui, l'*Angelus*, déjà...

(*Debout, ils marmottent, en inclinant la tête, une prière accompagnée par le rythme de la cloche. — A la fin de la prière entrent le gamin et la gamine.*)

SCENE II

LES MÊMES, LE GAMIN, LA GAMINE

LE GAMIN (*essoufflé*)

Ah ! nous avons couru... je ne peux pas vous dire...

LA GAMINE (*idem*)

Des uhlans, il en passe... il faut voir ça : des tas,
Des tas... Et puis encore des tas... C'est toujours pire.

LE GAMIN

Des chevaux, des canons, des majors, des soldats...

LA GAMINE

Ils ont tout fait flamber plus loin que Sainte-Ursule !

LE GAMIN

Tout à l'heure, à la nuit, vous verrez si ça brûle !

LA FEMME (*priant*)

Seigneur ! ayez pitié de nous :
Je vous implore à deux genoux (*Elle s'agenouille.*)

LE VIEUX, LE GAMIN, LA GAMINE (*s'agenouillant*)

Protégez nos maisons ! Protégez notre père !
Ayez pitié, Seigneur Dieu, de notre misère.
(*Bruit de voix au dehors.*)

(*Le soir tombe lentement. Clairons et mitrailleuses au loin. On frappe rudement à la porte. Le gamin et la gamine se mettent derrière leur mère. On se regarde avec crainte. Nouveaux coups à la porte.*)

LE VIEUX (*se levant péniblement*)

C'est bon ! je vais ouvrir...

LA FEMME (*prenant courage à le voir*)

Laissez, père, j'y vais.

SCENE III

LES MÊMES, LE SOLDAT

(La mère ouvre la porte. Le soldat entre harassé ; il traîne son fusil ; d'une voix rude :)

LE SOLDAT

Il vous en faut du temps ! Si c'étaient des Français,
Ils auraient attendu moins longtemps à la porte.

LE VIEUX (*tremblant et souriant*)

On n'est qu'un vieux avec la mère et deux enfants...
On a peur, pensez, quand on frappe de la sorte.

LE SOLDAT

C'est bon ; je loge ici... j'ai soif et j'ai les dents
Très longues ; il me faut du pain et de la viande
Et de la soupe et de la bière et puis du vin.

LA FEMME (*tristement*)

Comme si l'on avait tout cela sur commande !
Je vais vous apporter de la soupe et du pain
Et vous aurez des œufs bien frais... Et puis, grand-père
Va descendre à la cave y chercher de la bière.

(Le vieux sort.)

LE SOLDAT (*grognant dans ses dents*)

Bon... c'est bon ; je vois qu'on est chez des braves gens.
Les soldats bien soignés ce sont les moins méchants.

(Tout en parlant, il a enlevé son ceinturon, son sabre, son casque. — La femme s'empresse de préparer le repas. Sur un signe d'elle, le gamin remplit une tasse de café et la présente au soldat. Pendant ce temps, la gamine s'est approchée du fusil que le soldat avait déposé dans un coin.)

LE SOLDAT (*à la gamine*)

Ne touche pas à mon fusil

LE GAMIN (*au soldat*)

Monsieur, s'il vous plaît, une tasse ?

(Le vieux rentre.)

LE SOLDAT

Hein ! du café ?... pour moi ?

LE VIEUX

Soldat, grand bien vous fasse !

(Le soldat, défiant, hésite ; puis, après un temps, dit au gamin :)

LE SOLDAT

Du café... du café... C'est gentil, trop gentil...

(Au gamin.)

Bois, bois d'abord !

LE GAMIN

Pourquoi ?

LE SOLDAT

Bois le premier, te dis-je !

(Le gamin boit ; le grand-père allume la lampe.)

Donne-moi maintenant... *(Il boit ; comme pour s'excuser :)*

La guerre vous oblige
A prendre garde à tout... Dans la pièce à côté
Personne n'est caché ?

LE VIEUX

Voulez-vous voir vous-même ?

LE SOLDAT

Oui... poussez-moi la porte... On ne sait jamais ; j'aime
Mieux trop que pas assez pour la sécurité.

(Il entre. Bruit lointain de tambours. La gamine dresse la table.)

(Le soldat rentre et regarde derrière l'armoire.)

LE SOLDAT

Ne vous étonnez pas si, partout, je regarde :
Faut d'abord qu'un soldat en campagne se garde.

(Il s'attable, presque défaillant de faim.)

Maintenant, à manger, à manger, à manger, à manger !

(Il engouffre la nourriture. Silence. On le regarde.)

LA FEMME

Vous n'avez pas, soldat, un accent étranger...

LE SOLDAT *(après avoir bu)*

Je suis d'Alsace.

LE VIEUX (*saisi*)

Ah ! oui... ça doit être pénible...

LE SOLDAT

Très...

LA FEMME (*hésitant*)

Vous ne pouvez pas ?...

LE SOLDAT

...Déserter? Impossible!

Ma famille est restée au pays; si jamais
Un beau jour je passais dans les rangs des Français,
On lui confisquerait tout ce qu'elle possède.
Et les vieux iraient en prison...

(Silence. Le soldat mange.)

...Faut bien qu'on cède
Lorsque l'on n'est pas le plus fort.

LA FEMME *(sombre)*

Il y en a pourtant qui vont jusqu'à la mort.

LE SOLDAT

Depuis quinze jours, on marche en tempête,
L'armée est lancée ainsi qu'une bête...
C'est comme un torrent d'uniformes gris.

LA FEMME

Où donc allez-vous?

LE SOLDAT

Tout droit à Paris...

(Toujours mangeant:)

Ah! ça va mieux... ça vous retape;
Faudrait ainsi souper au bout de chaque étape.

(A la petite fille, en riant:)

Veux-tu bien laisser là, mon fusil...

LA FEMME *(menaçant du doigt)*

Attends, toi!

(Au soldat:)

C'est jeune...

LE SOLDAT

Nul au monde, empereur, prince ou roi
Ne peut mettre la main sur nos fusils... Gamine,
Prends mon casque... Mets-le.

(La gamine se coiffe du casque avec crainte.)

Ris donc.

LA FEMME *(riant)*

Ah! quelle mine
Elle fait là-dessous...

LE SOLDAT *(au gamin)*

Tiens, prends le manteau, toi!
Et le sabre... Tiens...

LE GAMIN *(le repoussant avec un air de le braver)*

Non... non! je ne veux pas, moi...

LE VIEUX *(au soldat)*

Son père est à la guerre...

LE SOLDAT *(gravement)*

Il a raison, ce môme

(Un silence.)

LA FEMME

Vous avez des enfants?

LE SOLDAT

J'en avais un... Jérôme.
Il aurait l'âge, oui, de ce petit garçon.
Viens ici...

(Il attire l'enfant et le regarde en lui passant les doigts dans les cheveux; l'enfant se raidit, mais se laisse faire; le soldat essuie une larme.)

LA FEMME

Vous pleurez ?

LE SOLDAT

Moi, pleurer ?... Ah ! mais non !

(Il bourre sa pipe et passe son tabac au vieux.)

J'ai besoin, sacrédié, d'avoir tout mon courage
Et si, dès à présent, je me laisse affadir...

LE VIEUX

Oui, vous avez raison : faut savoir se raidir.

(Tous deux allument lentement leur pipe.)

LE SOLDAT

Mais, tout de même, on pense à son petit ménage...
A ses parents là-bas, à son toit, à son bien...
A ses oiseaux, à son jardin, à son vieux chien...
Tout ce qui, jusqu'ici, faisait aimer la vie,
Toute cette douceur si brusquement ravie...

LA FEMME

Mon homme, en ce moment, doit penser comme vous.

LE SOLDAT *(rêvant)*

Pour moi, je n'ai jamais eu de chance ...entre nous...
J'ai, pendant dix-huit mois, habité la contrée
Près de Silenrieux...

LE VIEUX *(surpris)*

A deux heures d'ici...

LE SOLDAT *(tirant des bouffées de sa pipe) :*

Je m'y suis marié... *(Voyant l'étonnement des autres :)*

LA FEMME

Vous ?

LE VIEUX

Comment ?

LE SOLDAT

Oui, c'est ainsi...
Ma pauvre femme, hélas... Tenez, je l'ai pleurée
Plus tristement encor que l'on ne pleure un mort...
C'est à Charleroi que je l'avais rencontrée ;
J'étais chauffeur ; je trimais dur et fort
Et l'on était heureux ; il nous naquit un gosse...
Il n'avait pas huit jours que le croup — c'est féroce,
Quand ça prend les petits — le tua net... Ce fut
Affreux... Faut avoir vu... Ma pauvre femme en eut
La cervelle troublée ; elle riait... elle pleurait...
Elle resta deux mois sans dire une parole...
Puis, un matin, que trop fort elle délirait,
A l'asile Saint-Jean on la colloqua, folle !

LA FEMME *(à part)*

Pauvre homme...

(Le gamin s'est approché du soldat ; il l'attire sur ses genoux et l'embrasse ; le gamin ne fait plus mine de résister.)

LE VIEUX

Quel malheur !

LA FEMME

Vous êtes reparti
Pour l'Alsace ?

LE SOLDAT *(secouant la tête)*

Ici, je ne pouvais plus vivre,
J'étais comme ivre
De chagrin fermenté... *(haussant les épaules)*
J'en ai pris mon parti.
J'ai regagné l'Alsace... — une brave, une bonne
Femme !... — puis, j'ai fait mes trois ans, à Ratisbonne.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LA FEMME

Et vous n'étiez jamais revenu par ici ?

LE SOLDAT

Une fois... Oui... voilà sept ans... Je fus saisi
Du désir... elle avait certains moments lucides,
M'avait-on dit... *(secouant la tête)*
Je n'ai trouvé dans ses yeux vides
Que l'oubli, la folie, et son égarement.

LA FEMME

Elle ne vous a pas reconnu ?

LE SOLDAT

Nullement.

(Un silence.)

Il aura fallu cette guerre
Pour me ramener par ici...

LA FEMME

Qui sait si,
Vous avançant à la frontière,
Vous n'allez pas peut-être ainsi
Passer par Saint-Jean ?

LE SOLDAT *(sombre)*

Grand merci.
Il faut laisser les fous.

LE VIEUX

Leur misère est sacrée
Et Dieu frapperait ceux qui pourraient l'oublier...

LE SOLDAT *(dans l'excès de son chagrin)*

Dieu ! Que fait-il donc, Dieu ? Qu'il fasse donc plier
L'orgueil et la fureur d'une armée enfiévrée
Par le massacre, l'incendie et par le vol ;
Qu'il défende donc ceux dont on foule le sol,
Au mépris des traités et de la foi jurée !
Qu'il apparaisse, Dieu, son tonnerre à la main,
Et qu'il foudroie, impitoyable, le Germain !

LE VIEUX *(se levant inquiet)*

Calmez-vous ; si quelqu'un...

LA FEMME *(lui faisant signe de se taire)*

Oui, si quelque officier...

LE SOLDAT *(se calmant)*

Vous avez raison... Ce n'est pas à moi qu'il sied...

LA FEMME *(se levant)*

Non !... Répéteriez-vous ces choses merveilleuses,
Quand vous serez sommé par vos chefs triomphants
De brûler nos maisons, de tuer nos enfants
Et de pointer sur nous bien droit vos mitrailleuses ?

(Le soldat baisse la tête et ne répond pas ; il prend sur ses genoux le gamin et la gamine et les embrasse.)

LE SOLDAT

Si je dois faire mal à des enfants comme eux,
Qu'ils me pardonnent tous les deux.

(Un long silence.)

SCENE IV

LES MEMES — LE SERGENT

(Le sergent frappe à la porte)

LE SERGENT *(du dehors)*

Heinrich !

LE SOLDAT *(étonné)*

C'est la voix du sergent.
Que peut-il vouloir à cette heure ?

(Le sergent frappe de nouveau et plus fort ; la femme, rapidement, va ouvrir.)

LE SERGENT *(entrant)*

Vite, on repart.

(Le soldat se met vivement au port d'arme après avoir déposé les enfants.)

Soyez donc diligent.
Allons, hors de cette demeure.

(Il fait mine de sortir ; voyant que le soldat ne se presse pas, il se retourne vers lui d'un air courroucé.)

LE SOLDAT *(rogue)*

J'obéis ; c'est bon, je vous suis.

(Il commence à mettre son casque et son manteau.)

L'officier avait dit qu'on couchait au village.

LE SERGENT

Il a changé d'avis en suite d'un message.

(Se moquant méchamment du soldat.)

Vous étiez bien ici : je suis
Désolé de vous déranger... vrai... pas de chance !

LE SOLDAT *(énervé)*

Et si je refusais, pourtant, obéissance?

LE SERGENT

Si tu... Prends garde, Heinrich... On ne peut pas
Ainsi parler entre soldats...
Prends garde qu'un mot encor ne t'échappe.

(Lui parlant dans la figure :)

Oui, si j'ordonne que l'on frappe,
J'aurai ta main, j'aurai ton bras ;
Et si je veux que tu voles, tu voleras
Et tu tueras
Si l'ordre arrive que l'on tue !

LE SOLDAT *(debout et appuyé sur son fusil, la tête baissée.)*

C'est bon... Marchez devant.

LE SERGENT *(lui tirant la moustache)*

Ta répugnance, alors, s'est tue?... *(Il ricane.)*
J'aime à te voir ainsi. *(S'effaçant.)* Va, passe : un bon sergent
Avec un Alsacien doit se montrer prudent.

(Le soldat fait un geste pour tendre la main à la femme et au vieux ; puis il la retire.)

LE SOLDAT

J'ignore votre nom, bonnes gens de campagne
Mais je vous dis merci, tristement, humblement.

LE SERGENT *(cri rauque)*

Vorwærts !...

(Il sort suivi du soldat ; la porte se referme derrière eux ; on entend au dehors des fifres et les tambours de la compagnie qui se met en marche.)

SCENE V

LE VIEUX, LA FEMME

(Un long silence ; ils restent longtemps immobiles en écoutant les bruits du dehors.)

LE VIEUX *(prêt à lever les mains vers la porte par où le soldat est parti et à esquisser un geste de bénédiction.)*

La bénédiction d'un vieillard l'accompagne.

LA FEMME *(lui abaissant le bras)*

Non, non, malgré tout c'est un Allemand.

RIDEAU

ENTR'ACTE SYMPHONIQUE

ACTE II

(Le parloir de l'asile Saint-Jean; vaste pièce blanchie à la chaux. Crucifix, prie-Dieu, deux ou trois chaises, une table à gauche. Porte à droite donnant sur les salles de l'asile des folles ; à gauche, une chapelle-reposoir. Au fond, porte sur un vestibule communiquant avec la rue. Au lever du rideau, la mère supérieure et deux sœurs, agenouillées sur les prie-dieu, achèvent de réciter leur *Pater.*)

SCENE PREMIERE

LA MERE SUPERIEURE, SŒUR EMERANCE, SŒUR JEANNE

AUTRES SŒURS ensuite.

LA MÈRE SUPÉRIEURE, SŒUR JEANNE et SŒUR ÉMÉRANCE

(Ensemble.)

...Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

(Elles restent un moment inclinées, puis se signent en se relevant; des infirmières (deux autres sœurs) traversent la pièce, très agitées, entrent, sortent.)

SŒUR ÉMÉRANCE *(à la mère supérieure)*

Contre le mur de la prison
On dit qu'ils ont tué des civils par douzaines.

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(priant, debout, les bras en croix)*

« Militibus parce, Domine pacis! »

SŒUR JEANNE

Ma mère, plus une maison
Ne demeure debout au hameau des Trois-Chênes.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

« Requiescant in pace! »

SŒUR ÉMÉRANCE

A Mons, ils ont poussé, pour précéder leurs troupes,
Des femmes, des enfants et des vieillards par groupes.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

« Et lux perpetua luceat in eis. »

(Se retournant vers les sœurs et leur imposant silence.)

Sœur Jeanne et vous, Sœur Emerance,
Votre place est à l'ambulance...
Aux blessés ennemis comme aux autres blessés
Les soins seront donnés... Allez...

SŒUR JEANNE

Ma mère...

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Allez!...

(Elles sortent par la droite; coups de feu au loin.)

SCENE II

LA MÈRE SUPÉRIEURE, UN OFFICIER ANGLAIS

(L'officier entre par le fond, sa pèlerine noire sur les épaules.)

L'OFFICIER

On ne peut plus tenir, nous battons en retraite!
Ils arrivent par trop nombreux;
Acceptez mes regrets, recevez mes adieux.
Ne vous effrayez pas...

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Lieutenant, je suis prête
A ce que Dieu voudra... Non, ce n'est pas pour nous
Que j'ai peur... non... c'est pour ces pauvres insensées...
De quels affreux dangers sont-elles menacées?

(Elle montre la porte à droite.)

Elles sont là trois cents...

L'OFFICIER

Soyez calme: les fous
Sont sacrés... Hélas, la guerre a ses cruautés
Mais, au seuil de l'asile, un combattant s'arrête,
Il relève son arme, il détourne la tête.

(Coups de fusil plus rapprochés; le lieutenant va à la fenêtre et regarde attentivement; les lueurs d'un lointain incendie rougissent les carreaux; il a déposé machinalement son manteau noir sur le dossier d'une chaise.)

Je vois grouiller là-bas les uniformes gris;
Nous n'avons que le temps... de ne pas être pris.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Que Dieu vous garde!

L'OFFICIER

Adieu.

(L'officier sort précipitamment en oubliant son manteau; la lueur des flammes augmente d'intensité.)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCENE III

LA MÈRE SUPÉRIEURE, UNE INFIRMIÈRE ; puis LA FOLLE

L'INFIRMIÈRE *(entrant)*

Par moment, elles crient
Et s'agitent... Tenez... écoutez... elles rient.

(Par la porte qu'elle ouvre au large, on entend les cris des folles.)

DEUX VOIX DE FOLLES *(chantant en coulisse)*

Dansez en rond, les belles filles ;
Chantez en chœur, les beaux garçons.

D'AUTRES VOIX

Traderi deri, traderi lonlaire.

LES DEUX VOIX

Le soleil rit dans les charmilles,
Le vent chante dans les buissons.

D'AUTRES VOIX

Et zonzonzaire et zonzonzon !

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(à l'infirmière)*

Que plus une de vous maintenant ne les quitte ;
Le devoir pour chacune est de rester là-haut.

(Au moment où l'infirmière va sortir, entre Thérèse qui referme la porte.)

L'INFIRMIÈRE

Thérèse !

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Vous avez pu sortir du préau ?
Rentrez avec la sœur, Thérèse, rentrez vite.

THÉRÈSE

La sœur Elisabeth, ma mère, m'a prescrit
De vous parler...

L'INFIRMIÈRE *(prenant la mère supérieure à part)*

Thérèse est très calme, ma mère ;
Elle sort de la nuit où sa raison dormait...

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(bas à l'infirmière)*

Je connais ce retour éphémère...

THÉRÈSE *(prenant les mains de la mère supérieure)*

Laissez-moi vous aider, puisque Dieu le permet
Qu'à mes sœurs en démence au moins ce répit serve.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Pauvre bonne Thérèse !

THÉRÈSE

Ah ! ne dites pas non.
Vous calmerez mon cœur et mon esprit d'un geste.
(Elle lève les mains.)
Aussi longtemps qu'ainsi grondera le canon,
Laissez-moi près de vous, ma bonne mère.
Depuis hier, j'écoute, et je vois, et j'observe...
Je comprends qu'un fléau sur nous s'est déchaîné,
Je sais que le sang coule et que le feu fait rage,
Que partout c'est le meurtre avec le brigandage,
Que le long hurlement d'un peuple exterminé
Domine le bruit lent et doux de la prière...
Et je viens demander de rester à vos côtés, ma mère...

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Reste.

THÉRÈSE *(baisant la robe de la mère supérieure)*

Je vais prier pour vous...

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(ouvrant la porte de gauche et faisant passer Thérèse)*

La... dans le reposoir

Récite avec ferveur ta prière du soir. *(Elle ferme la porte.)*

SCENE IV

LA MÈRE SUPÉRIEURE, SŒUR ÉMÉRANCE ; puis SŒUR JEANNE

(La sœur Emérance entre haletante, en coup de vent, par le fond.)

SŒUR ÉMÉRANCE

Du bâtiment, ils font le siège...
Ils disent que c'était un piège...
Qu'on a, d'ici, tiré sur eux !

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Ouvrez, ouvrez, notre innocence nous protège,
Ouvrez...

SŒUR JEANNE *(entrant épouvantée)*

Trop tard ! en brisant tout, ils sont entrés.

(Elle se sauve avec sœur Emérance par la porte de droite qu'elle laisse ouverte.)

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(se mettant à genoux, les bras en croix)*

O Christ ! inspire-moi les mots, les mots sacrés
Qu'il faudra pour toucher leur horde sacrilège.

(La porte de droite s'ouvre poussée par une folle qui s'enfuit en courant. On entend la voix des folles et le brouhaha des soldats qui entrent dans l'asile ; cliquetis des armes, pas lourd des soldats.)

LES FOLLES

Ah ! ah !
Vibrez flûtes et chanterelles
Ah ! ah !
Sautez, petites sauterelles,
Les oiseaux chantent dans les nids.

(On entend un commandement rauque en langue allemande : « Posez, armes ! ». Les crosses des fusils tombent sur les dalles avec ensemble. Les folles se taisent instantanément.)

SCENE V

LA MÈRE SUPÉRIEURE (toujours inclinée), LE SOLDAT, LE SERGENT

(Le sergent ouvre vivement la porte du fond et pousse le soldat sans même voir la mère supérieure.)

LE SERGENT

Toi, là ! Tu veilleras à ce que nul ne sorte
Et ne t'éloigne pas surtout de cette porte. *(Il sort en courant.)*

(La supérieure se relève et aperçoit le soldat. Mouvement instinctif de frayeur.)

LE SOLDAT *(très ému, saluant gauchement)*

Ne craignez pas, ma mère, on ne vous fera rien...

(Un long silence.)

Je connais la maison où je suis... Vous, vous êtes
La supérieure ?

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Oui !

LE SOLDAT

Je vous reconnais bien...
Oui, je vous ai déjà vue ici...

(Mouvement de surprise de la mère supérieure.)

LE SOLDAT

Ne vous faites
Pas de tourment... On va visiter la maison
Puis, nous nous en irons... Du moins, c'est très probable.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Dieu le veuille !

LE SOLDAT

Vous ne pouvez être coupable
Envers nos troupes d'une telle trahison.
Le chef le comprendra.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Le Seigneur vous entende !

LE SOLDAT

Ma mère... Je voudrais... vous faire une demande...
Quand, à Saint-Jean, je suis venu, voilà sept ans,
C'était... c'était pour des motifs... bien attristants.
Hélas, ma pauvre femme était dans cet asile.
Ici même, avec vous, j'ai pu la rencontrer ;
Elle m'a regardé, bien longtemps, immobile,
Sans qu'aucun souvenir ait paru l'éclairer.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Oui, je vous reconnais...

LE SOLDAT *(avec un grand effort)*

Vit-elle?... Et sa raison?

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Elle vit: sa raison quelquefois se réveille.

LE SOLDAT *(haletant)*

Quelquefois? Thérèse... Eh quoi?... La guérison?...

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(l'attire par la main vers la porte de gauche qu'elle entr'ouvre avec la plus grande précaution.)*

Approchez-vous... Prêtez l'oreille...
Regardez: libre et seule, elle est en oraison...

LE SOLDAT *(à voix basse, les mains jointes)*

Thérèse...

(La mère supérieure repousse la porte.)

Au nom du Ciel, ma révérende mère,
Laissez-moi. *(Il fait le geste d'entrer dans le reposoir.)*

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(avec un geste de terreur)*

Oh non!

LE SOLDAT

Oh! vous ne pouvez pas
Me refuser... Quand on est des soldats,
On peut mourir demain, cette nuit... c'est la guerre!
Ne me refusez pas... Oh! par pitié, ma mère.

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(regarde brusquement l'uniforme du soldat)*

Oh ! prenez garde...

LE SOLDAT *(sans comprendre)*

Quoi ?

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Cet uniforme.

LE SOLDAT

Ah oui...
C'est vrai... cet uniforme... *(la tête dans les mains)*
Oui, c'est juste !... Que faire ?

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Ce pourrait être... vous comprenez...

LE SOLDAT

...L'ennemi,
Celui qui pille et fusille... l'incendiaire.

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Jetez là ce manteau.

(Elle lui met sur les épaules le manteau oublié par l'officier anglais.)

Votre casque... C'est ça.
(Il jette son casque dans un coin.)

LE SOLDAT

Oh ! maintenant, dépêchez-vous, amenez-la !

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Doucement, soyez calme. *(Elle se dirige vers la porte.)*

Entrez, venez, Thérèse.

(Au soldat :)

Mettez-vous là dans l'ombre.

LE SOLDAT

Où ça ?

LA MÈRE SUPÉRIEURE

Sur cette chaise.

(Elle se met entre la porte et le soldat. — Thérèse entre.)

SCENE VI

LA MÈRE SUPÉRIEURE, LE SOLDAT, THÉRÈSE

LA MÈRE SUPÉRIEURE

On vient vous voir, ma fille... un ami d'autrefois.

THÉRÈSE *(sans voir encore le soldat)*

C'est la première fois qu'un ami... *(cherchant)* je ne vois...

LA MÈRE SUPÉRIEURE

C'est un ami pourtant.

LE SOLDAT *(se levant dans l'ombre)*

Thérèse !

THÉRÈSE

Cette voix !...

(Un silence, puis un grand cri; Thérèse se jette dans les bras de la supérieure.)

Ma mère, emmenez-moi, je suis de nouveau folle !

(Elle porte les poings à ses tempes avec égarement.)

LE SOLDAT

Non, non, tu n'es pas folle... Ecoute ma parole...
Thérèse...

THÉRÈSE *(avec des yeux d'hallucinée)*

C'est Henri !

LE SOLDAT

Oui, c'est moi.

THÉRÈSE

Je te vois
Et pourtant... *(Elle lui prend les mains.)*
Oui ! Henri... je le crois, je le crois...

(Elle le dévisage lentement, longuement.)

C'est un jour de printemps, c'est un joli dimanche
Que je t'ai vu, Henri, pour la première fois.

LE SOLDAT

La campagne de fleurs de pommiers était blanche...

THÉRÈSE

Le soleil était doux et le vent parfumé
Oui..., je te reconnais, je t'ai beaucoup aimé;
Tu as été mon bien, mon bonheur et ma vie;
Un jour, le sort méchant de tes bras m'a ravie.

(Avec un cri affreux.)

Je me souviens : le croup avait pris mon petit.

LE SOLDAT

Ne pense plus, Thérèse, à cet instant maudit.

THÉRÈSE

Il était barbouillé de sang noir et de lie...
Il l'a pris sous son bras, il courait, il allait...
Mère, ces choses-là, jamais ça ne s'oublie.
La veille, il me tendait les mains, mon angelet.

Elle s'apaise un peu ; au soldat :)

Oui, je t'ai bien aimé...

(Très doucement comme en un rêve.)

C'est bien loin : à l'église,
Les cloches ont sonné quand nous sommes entrés ;
J'avais un voile blanc avec des fleurs...

LA MÈRE SUPÉRIEURE *(au soldat)*

La crise
Se passe... Parlez-lui.

LE SOLDAT

Les beaux jours de jadis
Peuvent renaître encor...

THÉRÈSE

Oui, près de toi, mon âme
Renaîtrait... Ce serait, Henri, le paradis...
Je suis encore à toi, je suis toujours ta femme...

(Elle s'approche de lui, lui met la main autour du cou et décroche, sans le vouloir, son manteau qui tombe. Elle pousse un grand cri en apercevant l'uniforme allemand.)

Soldat !... Tu es soldat !... Ah oui... soldat prussien !

LE SOLDAT

Thérèse, écoute-moi.

THÉRÈSE

Va-t'en.

LE SOLDAT

Je t'en supplie...
La guerre : il faut servir... en pays alsacien...

(Cloches au loin)

THÉRÈSE

Va-t'en ! Tes bottes sont rouges d'une bouillie
De sang !... Cache tes mains... Cache-les... Assassin !
C'est pour toi, c'est pour toi qu'on sonne le tocsin.

(Egarée) :

C'est toi le croup affreux, toi le croup qui s'empare
Du frêle nouveau-né dès qu'il a remué...
Mon doux petit enfant... c'est toi qui l'a tué !

LE SOLDAT

Thérèse, ton esprit s'égare.

(Il veut se rapprocher d'elle ; elle se réfugie dans les bras de la sœur supérieure.)

THÉRÈSE

Protégez-moi...

(La mère supérieure veut entraîner Thérèse dans le reposoir. Le soldat est tombé sur une chaise, la tête dans le coude, sur la table.)

LE SOLDAT

Oh ! je voudrais mourir !...

SCENE VII

LE SOLDAT, LE SERGENT

(Le sergent entre en coup de vent. Les deux femmes s'arrêtent au seuil du reposoir, terrifiées. Thérèse est comme suspendue aux paroles et gestes du sergent.)

LE SERGENT

Heinrich ! Allons ! on brûle ! on brûle !
L'ordre est donné : debout ! il faut courir
Dans la rue ;

(Cris des folles et des soldats.)

Sauve qui peut ! On brûle.

LE SOLDAT *(au sergent)*

Quoi ! Vous n'entendez donc pas ces femmes ?

LE SERGENT *(un moment saisi)*

J'entends.

(Furieusement.)

J'entends que le Hauptmann vient d'ordonner qu'on mette
Le feu. Viens, toi !

(Le soldat reste immobile.)

Dehors ! Prends garde : les instants
Sont courts.

LE SOLDAT *(se levant, subitement violent)*

Je ne brûlerai pas !

LE SERGENT

Pour la dernière fois, veux-tu mettre le feu ?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE SOLDAT

Je ne brûlerai pas!

LE SERGENT

Le Hauptmann...

LE SOLDAT *(hors de lui)*

Qu'il crève! Crevez tous, nom de Dieu!

VOIX DES SOLDATS ET DES FOLLES

Sauve qui peut! On brûle!

(L'incendie éclaire toutes les fenêtres.)

LE SERGENT

Donnerwetter!

(Il tire son révolver et vise Heinrich; mais, à ce moment, Thérèse se précipite sur le fusil qu'il avait déposé et abat le sergent à bout portant en poussant un grand cri.)

(Thérèse laisse tomber le fusil; elle éclate de rire.)

(La religieuse s'agenouille auprès du sergent. Le soldat reste pétrifié.)

THÉRÈSE

(Elle esquisse un pas de danse.)

Vibrez, flûtes et chanterelles,
Ah! ah!
Sautez, petites sauterelles,
Ah! ah!
Les oiseaux chantent dans les nids!
Ah! ah!

(Elle éclate d'un rire sauvage. La mère supérieure se relève et veut la prendre dans ses bras.)

RIDEAU RAPIDE.

DES PRESSES DE
L'EXPANSION BELGE
rue de Berlaimont, 4
BRUXELLES

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel